



La maquette de la maison rêvée de Herman Wallace

Une maison née d'une question

L'exposition Herman's House révèle «la force de l'imaginaire architectural»



MICHÈLE LAFERRIÈRE
mlaferriere@lesoleil.com

Herman Wallace a vécu en isolement pendant plus de 40 ans dans une cellule de la largeur de ses deux bras déployés. Il s'est mis à construire son âme le jour où une artiste lui a demandé : «Quelle serait ta maison rêvée?»

Wallace désirait une maison «immensément grande», avec de nombreuses fenêtres antiballes, un potager, un grand chêne et un pavillon d'invités. Il la voulait en bois, de façon à pouvoir y mettre le feu si jamais elle était attaquée.

Il imaginait un bunker aménagé sous sa chambre, un garage pour deux voitures et deux salles de bain où il savourerait son intimité après quatre décennies de promiscuité.

La maison rêvée de Herman Wallace fait l'objet d'une exposition à la Galerie des arts visuels de l'Université Laval. La maquette, toute simple mais fourmillante de détails, se trouve au centre de la grande salle blanche.

À gauche, la cellule du détenu a été reproduite selon ses dimensions réelles. Il a passé 23 heures par jour dans un réduit similaire, pour le crime d'un gardien de prison blanc, en 1972, qu'il est accusé d'avoir commis avec Albert Woodfox et Robert Hillary King, tous trois membres des Black Panthers. Ils étaient surnommés les «trois d'Angola», du nom de la prison d'Angola, en Louisiane, où ils étaient enfermés.



Herman Wallace est un prisonnier qui a commencé à construire son âme en pensant à sa maison de rêve. — PHOTO AP

L'artiste et activiste californienne Jackie Sumell s'est intéressée au trio en prenant connaissance de ses conditions de détention. «Entière et engagée», selon la commissaire de l'exposition, Lissane Nadeau, elle ne pouvait concevoir un tel traitement.

Sumell et Wallace ont commencé à s'écrire en 2001. Leur «projet relationnel» est né de cette question : «Quelle serait la maison rêvée pour

quelqu'un qui vit dans une cellule de six par neuf pieds?» «Ç'a été une catharsis pour lui», résume M^{me} Nadeau, qui est aussi directrice de la Galerie des arts visuels. Jackie Sumell lui a donné la parole. Et le détenu a accepté de rêver avec elle.

Quelques-unes de leurs lettres sont exposées, illustrant l'intensité de leurs liens. «Herman a été incarcéré avant le développement de la technologie», rappelle Lissane Nadeau.

La directrice de la Galerie avait deux intérêts dans la proposition de Jackie Sumell : d'abord, elle voulait montrer comment l'artiste et le détenu s'étaient nourris mutuellement au fil de leur échange épistolaire.

Puis elle souhaitait révéler «la force de l'imaginaire architectural» et l'importance de «l'expression de soi dans l'espace». «Qu'est-ce qu'habiter?» : voilà la question posée par cette exposition qui fait référence à une «architecture utopiste» et à la maison «comme extension de soi-même».

Fidèle à la promesse qu'elle a faite à Herman, Jackie Sumell a lancé

une campagne de financement visant à construire cette maison idéalisée à La Nouvelle-Orléans, où il a grandi et où elle s'était installée pour pouvoir le visiter en prison. La maison de Herman procurera un espace sécuritaire aux enfants de la ville confrontés à la dure réalité de la rue.

L'exposition comporte aussi une vidéo qui propose une visite virtuelle de la maison. La narration est assurée par Robert Hillary King, qui rapporte les propos de Herman. Livre aujourd'hui, King était passé à l'émission *Tout le monde en parle* le 23 février.

Jackie Sumell a tiré un livre, un site Web et un film documentaire de cette exposition qu'elle a montrée dans une douzaine de pays. Son but : examiner la culture punitive de l'isolement, stimuler le débat, montrer plus de compassion envers les milieux carcéraux.

Herman's House est présentée du mercredi au dimanche, jusqu'au 20 avril, à la Galerie des arts visuels située dans l'édifice de la Fabrique, au 255, boulevard Charest Est, à Québec.

Trois jours de liberté

Libéré le 1^{er} octobre 2013, à l'âge de 72 ans, Herman Wallace est mort trois jours plus tard d'un cancer du foie.

Il avait été diagnostiqué d'un cancer en phase terminale en juin. Il avait aussitôt imploré un juge de le remettre en liberté avant sa mort. Le juge l'avait entendu, puis avait annulé sa condamnation et sa peine de prison à vie, en raison «de l'exclusion systématique de femmes dans le grand jury qui l'avait reconnu coupable». Selon Amnesty internationale, les femmes seraient généralement plus enclines à donner des peines moins sévères. Wallace n'a donc pas été libéré pour des raisons de santé, mais sur un des aspects de violation de ses droits.

Herman Wallace avait été écroué en 1971 pour un cambriolage. Il avait écopé de la prison à vie, à l'instar d'Albert Woodfox, qui est toujours derrière les barreaux. Quant à Robert King, il est arrivé à la prison d'Angola en 1972 et en est sorti en 2001. Le

meurtre d'un gardien blanc leur avait été imputé en 1972.

Ces prisonniers, «les trois d'Angola», avaient adhéré à l'idéologie des Black Panthers, un mouvement révolutionnaire afro-américain. Ils avaient attiré l'attention internationale en 1997, quand un étudiant en droit et ancien membre des Black Panthers avait découvert leurs conditions de détention pour ce meurtre qu'ils avaient de surcroît toujours nié.

Surnommé «l'Alcatraz du sud», le pénitencier à sécurité maximale Angola est camouflé dans les marécages de la Louisiane. Les meurtres, les viols et les mauvais traitements y sont courants. Wallace, Woodfox et King organisaient des cours de sensibilisation politique pour les dénoncer.

Il y a une piscine derrière la maison rêvée de Herman Wallace. Et une panthère noire est dessinée tout au fond. **MICHÈLE LAFERRIÈRE**



L'artiste et activiste américaine Jackie Sumell était présente au vernissage de son exposition, fin mars. La cellule de Herman Wallace a été reproduite selon les dimensions précisées par le détenu : la largeur de ses deux bras déployés.

—PHOTOMARION GOTTI